

Jean-Yves Tadié (dir.), *Proust et ses amis*  
Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF »,  
2010, 295 p.

Thomas Carrier-Lafleur

Université Laval et Université Paul-Valéry Montpellier III

La grande amitié n'est jamais tranquille.  
Madame de Sévigné, *Lettres*

Les études proustiennes, qui s'étalent maintenant sur près d'un siècle, sont devenues une science que l'on pourrait qualifier par le néologisme « proustologie », à l'instar de la « kafeologie » développée par Kundera dans ses *Testaments trahis*. L'expression a certes de quoi faire sourire, sans être pour autant dénuée de cynisme, voire d'amertume. Il faut regarder ce

qu'en dit Kundera, car un destin similaire semble avoir frappé et Proust et Kafka, ces deux monuments de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle : « la kfkologie développe, en variantes infinies, toujours le même discours, la même spéculation qui, de plus en plus indépendante de l'œuvre de Kafka, ne se nourrit que d'elle-même. Par d'innombrables préfaces, postfaces, notes, biographies et monographies, conférences universitaires et thèses, elle produit et entretient son image de Kafka, si bien que l'auteur que le public connaît sous le nom de Kafka n'est plus Kafka, mais le Kafka kfkologisé<sup>1</sup> ». La proustologie érige sa *doxa*, façonne une idée reçue. Elle propose le bon usage pour étudier Proust et pour lire son œuvre. C'est pourquoi il est possible d'avancer que, avec les années, au même titre que Kafka s'est fait « kfkologiser », les études proustiennes ont « proustologisé » Proust. Cela dit, cette pensée élaborée par Kundera pour l'auteur du *Procès*, même si elle reflète une certaine vérité qui fait foi de quelques tendances de la critique, doit être nuancée. Du moins dans le cas de Proust. La nuance majeure est que la proustologie, en dépit de son côté dictatorial, n'est pas *que* linéaire, univoque. C'est-à-dire qu'il est possible de la diviser en périodes ou en phases. Elle est donc fragmentée, polyphonique. On dit que tout a été dit sur Proust, mais en même temps rien n'a été dit. Relire Proust, c'est le réécrire. Il se crée un tissu intertextuel (au sens de Kristeva et de Bakhtine) et un plaisir du texte. Dans les lignes qui suivent, nous nous intéresserons à une dimension particulière des études proustiennes, celle que Barthes souhaitait développer avec son séminaire « Proust et la photographie » au Collège de France

---

<sup>1</sup> Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, p. 54-55.

(séminaire qui ne sera jamais donné, compte tenu de la mort soudaine de l'auteur des *Mythologies*). Barthes voulait s'attaquer aux leurres de la *Recherche*, aux clés du roman, à travers les photographies des êtres qui ont gravité autour du moi social de Proust. Or, le problème des leurres ou des clés de l'œuvre est un problème de réception, de lecture. Connaître le monde de Proust, s'y plonger grâce à l'empreinte photographique ou à toutes autres sources biographiques, c'est proposer un autre modèle de lecture, à savoir un imaginaire de lecture. On élargit le sillage du roman. On permet une nouvelle herméneutique. Du coup, ce qui est mis sur un piédestal, ce n'est plus vraiment Proust (comme nom littéraire, auteur d'*À la recherche du temps perdu*), mais Marcel. Barthes le dit très bien, c'est « la naissance d'un investissement particulier de la personne civile de Proust : sa vie, ses amis, ses excentricités : le *Marcellisme* ». Du côté de chez Marcel. « Comme dans les annonces [...] : non-marcelliens, s'abstenir<sup>2</sup> ».

Un des moments forts de la *Recherche* peut nous éclairer. C'est une citation célèbre du *Temps retrouvé* où le narrateur parle longuement de son futur roman, qu'il compare aussi bien à un temple ou à une robe qu'à une cathédrale. Il a maintenant trouvé la clé pour l'écrire et, au passage, il établit une autre analogie : « Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés. Parfois, au contraire, on se souvient très bien du nom, mais sans savoir si

---

<sup>2</sup> Roland Barthes, « Proust et la photographie », dans *La Préparation du roman I et II, Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil / IMEC, coll. « Traces Écrites », 2003, p.391 pour les deux citations. De ce séminaire, il ne reste que les notes personnelles de Barthes.

quelque chose de l'être qui le porta survit dans ces pages<sup>3</sup>. » Le devoir du critique, surtout quand on est du côté de Marcel, est de révéler ces noms effacés et d'illuminer l'être qui les porta. Le goût de l'archive atteint un autre niveau. On plonge dans la correspondance, les Mémoires, les Souvenirs<sup>4</sup>, les journaux, les carnets, les comptes rendus mondains, les notes de voyage. On retrace les généalogies à la recherche des descendants d'un temps perdu qu'il faut retrouver. On se fait enquêteur. On plonge la tête la première dans le temps à l'état pur qui fut celui de l'auteur pour revenir riche d'un butin. Au même titre que le héros proustien lors de « L'adoration perpétuelle » qui a lieu dans la bibliothèque Guermantes, on devient un être « extra-temporel<sup>5</sup> ». C'est la tâche que se sont donnée Jean-Yves Tadié et ses collègues proustiens de premier ordre à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu en 2008. Ce colloque, sous le signe de l'hommage, est aujourd'hui un beau livre : *Proust et ses amis*. Un morceau important de cette proustologie que Barthes nomma le marcellisme. Or, l'œuvre littéraire proustienne est une œuvre de mémoire. Le roman convoque ce devoir de mémoire. Du noir des caractères est éclairé un monde; et du texte imprimé émerge une nouvelle forme de sociabilité. De même pour le recueil *Proust et ses amis*, qui tente de transcender cette

---

<sup>3</sup> Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1990 [1927], p. 210.

<sup>4</sup> En voici quelques exemples : Céleste Albaret et son *Monsieur Proust*; Maurice Duplay, *Mon ami Marcel Proust*; Marcel Plantevignes, *Avec Marcel Proust*; Henry Bordeaux, *Souvenirs sur Proust*; Robert Dreyfus, *De monsieur Thiers à Marcel Proust et Souvenirs sur Marcel Proust*; Marie Scheikévitch, *Souvenirs d'un temps disparu*; Louis de Robert, *De Loti à Proust : souvenirs et confidences*; Robert de Montesquiou, *Les pas effacés*; Jean Cocteau, *Le passé défini*; Paul Morand, *Journal inutile*.

<sup>5</sup> M. Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 178.

mémoire, de lui offrir un deuxième souffle. Secrètement, se dessine également un autre enjeu, majeur lui aussi. C'est la question du snobisme, de la mondanité. Trop souvent on se contente de fragmenter la vie de Proust. De la diviser en deux grandes périodes : d'une part la matrice des salons et des signes mondains, d'autre part la sortie du monde, la chambre de liège, la matrice de l'écriture pure. Pis encore, on associe vilement la vie mondaine de l'auteur à une perte de temps sans fondement avec l'œuvre. À l'inverse, ce qu'il faut comprendre, c'est que la *Recherche* se nourrit de ce temps perdu, qu'il ne faut pas seulement réduire à l'expression perdre son temps. Le roman médiatise la mondanité, il l'altère et l'amène ailleurs. La période des salons n'était pas moins épuisante pour Proust que celle où il écrivit son œuvre. En revenant rapidement au texte de Barthes, on remarque l'avertissement qui suit : « Ne pas oublier que Proust — avant de s'enfermer pour écrire la *Recherche* — a eu une vie mondaine *épuisante*, comme une véritable profession. Plus qu'un professionnel, un virtuose du mondain : *un militant*<sup>6</sup> ». Un virtuose du mondain, un militant des salons, ne pourrait-on pas décrire ainsi le héros de la *Recherche* avec sa fulgurante ascension sociale? Certainement. Encore un paradoxe Proust : l'œuvre romanesque la plus importante du XX<sup>e</sup> siècle est néanmoins issue d'un désir mondain. La tentation des salons. Un réseau social et, on y arrive, un réseau d'amis et d'amitiés qui sont loin d'être tranquilles. Un tel mode de vie perturbe-t-il l'œuvre? Non. Encore une fois, c'est le contraire. Réponse du berger à la bergère : de la mondanité Proust fait une esthétique, des salons une poétique. Une mystique du social est ancrée, à rebours, dans la *Recherche*, comme l'a bien saisi

---

<sup>6</sup> R. Barthes, « Proust et la photographie », *op. cit.*, p. 394.

Guillaume Pinson : « De la mondanité, Proust propose une représentation désormais rétrospective, celle d'un temps révolu, qui est aussi une forme de bilan<sup>7</sup> ». *Proust et ses amis*, en détournant de façon brillante les lieux communs de la critique traditionnelle biographique ou mondaine, nous propose alors un bilan de ce bilan. Une démarche « qui consiste à préciser le rayonnement d'un écrivain en étudiant son entourage » (p. 285). Un métadiscours sur Marcel qui rejoint Proust et sa *Recherche*. De la cime du particulier, on peut atteindre le général. Et, de la politique des amis de Marcel, on passe à une politique de l'auteur Proust. Ce réseau social des amis et des amitiés trace également un réseau littéraire souterrain — une nouvelle lecture de l'œuvre. Les splendeurs et les misères de l'amitié sont les métamorphoses du roman.

### ***Amis/amitié***

Peut-on associer librement la nébuleuse des amis avec la problématique de l'amitié? Il y a-t-il un fil rouge qui relie la valeur heuristique de l'amitié au style même de l'écrivain? Quelle est donc la place de l'amitié et des amis dans l'œuvre? Ce sont les questions que se pose Tadié dans son texte « L'amitié de Proust » (discours qui clôtura le colloque et qui ferme par conséquent le recueil, mais qui aurait vraisemblablement dû trouver sa place au début de l'ouvrage à cause de sa portée générale) : les amis « [n']entrent-ils pas en contradiction avec la condamnation portée par Proust sur l'amitié? Que pensaient-ils eux-mêmes de l'amitié de Proust? Peut-on extraire de la

---

<sup>7</sup> Guillaume Pinson, *Fiction du monde. De la presse mondaine à Marcel Proust*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, p. 319.

correspondance, ou même de la *Recherche*, un *De amicitia?* » (p. 285) Si de telles interrogations surgissent, c'est que Proust était littéralement obsédé par l'amitié. Il suffit, en ouvrant *Le Vocabulaire de Proust*, de constater les quelque 1400 mentions faites au mot « ami » et à ses dérivés pour en avoir la preuve factuelle. Ainsi, dans la vie de Proust, les amis sont nombreux et diversifiés. De ces cercles d'amis, Tadié en propose *grosso modo* la division suivante (nous n'en reprenons que les noms les plus lumineux pour les marcelliens) : l'enfance (Jacques Bizet, fils du compositeur); le lycée Condorcet (Grehg, Dreyfus, Caillavet, Halévy, Robert de Flers); les salons (Reynaldo Hahn, le prince Antoine Bibesco, Bertrand de Fénelon, le duc de Guiche, Mme Straus, la comtesse Greffulhe, Madeleine Lemaire, Montesquiou, Edmond de Polignac); les milieux littéraires (Jacques Rivière et Gaston Gallimard de la *Nouvelle Revue Française*, Anna de Noailles — qui lui donna d'ailleurs l'idée de sa chambre aux murs de liège —, Anatole France, Gide, Cocteau, Morand); les milieux artistiques, qui vont des peintres aux conservateurs de musée en passant par le monde du théâtre et de la musique (la fille Lemaire, Jacques-Émile Blanche, Helleu, l'actrice Réjane, Delafosse, Risler, Fauré); les milieux diplomatiques (Robert de Billy, Henri Bardac, Jacques Truelle); le monde de la finance (les Finaly, Henri de Rothschild). La liste pourrait continuer, mais on a déjà compris son effervescence. Ces noms retrouvés sont ceux des tombes effacées dont parlait plus haut le narrateur de la *Recherche*. En d'autres mots, par l'amalgame et l'agencement de ces figures, et de bien d'autres, Proust a donné forme aux centaines de personnages qui habitent son roman. Une forme, certes, mais aussi une âme. Comment faire, d'une vie mondaine luxuriante, un roman peuplé? C'est une question de composition et une mise en scène du social. Une médiation

spectaculaire. Mais la question n'est pas réglée. En effet, qui sont les amis — et pas seulement les relations — du narrateur de la *Recherche*? Malgré l'utilisation constante du mot, on remarque que leur nombre est pourtant bien restreint. Il y a Bloch, et surtout Saint-Loup...

À partir de ce personnage ami, peut-on relever l'évolution créatrice du concept de l'amitié dans le roman? Essayons. Saint-Loup apparaît dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, mais c'est davantage avec *Le Côté de Guermantes* que son amitié avec le héros se manifestera. Proust laisse libre cours à son extrême sensibilité, ce qui nous offre bon nombre de scènes touchantes et sincères. Pensons à la séquence où le narrateur rend visite à son ami à la garnison de Doncière. Ce dernier venant d'être rappelé pour une opération militaire, il ne peut s'occuper du héros. Saint-Loup s'en veut de devoir laisser seul son ami, ne serait-ce qu'une seule nuit :

Préoccupé par l'idée de me voir passer seul cette première nuit, car il connaissait mieux que personne mes angoisses du soir qu'il avait souvent remarquées et adoucies à Balbec, il interrompait ses plaintes pour se retourner vers moi, m'adresser de petits sourires, de tendres regards inégaux, les uns venant directement de son œil, les autres à travers son monocle, et qui tous étaient une allusion à l'émotion qu'il avait de me revoir, une allusion aussi à cette chose importante que je ne comprenais toujours pas mais qui m'importait maintenant, notre amitié<sup>8</sup>.

Quelques jours plus tard, revenu de mission, Saint-Loup consacra tout son temps au narrateur. Il prend soin de lui, lui fait visiter la ville, l'informe sur des stratégies militaires et lui

---

<sup>8</sup> M. Proust, *Le côté de Guermantes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1988 [1920], p. 64.



présente ses camarades. C'est le grand soir de l'amitié. Saint-Loup acquiert alors une profondeur nouvelle, dont bien des personnages de la *Recherche* sont privés par le simple fait qu'ils ne sont pas réellement des amis du narrateur, une dimension humaine. Ce court récit en fait foi :

Il m'arriva un de ces soirs-là de vouloir raconter une histoire assez comique sur Mme Blandais, mais je m'arrêtai immédiatement car je me rappelai que Saint-Loup la connaissait déjà et qu'ayant voulu la lui dire le lendemain de mon arrivée, il m'avait interrompu en me disant : « Vous me l'avez déjà racontée à Balbec ». Je fus donc surpris de le voir m'exhorter à continuer, en m'assurant qu'il ne connaissait pas cette histoire et qu'elle l'amuserait beaucoup. Je lui dis : « Vous avez un moment d'oubli, mais vous allez bientôt la reconnaître. — Mais non, je te jure que tu confonds. Jamais tu ne me l'as dite. Va ». Et pendant toute l'histoire il attachait fiévreusement ses regards ravis tantôt sur moi, tantôt sur ses camarades. Je compris seulement quand j'eus fini au milieu des rires de tous qu'il avait songé qu'elle donnerait une haute idée de mon esprit à ses camarades et que c'était pour cela qu'il avait feint de ne pas la connaître. Telle est l'amitié<sup>9</sup>.

Saint-Loup restera, jusqu'à sa mort héroïque sur le champ de bataille, le grand ami du héros proustien. C'est également le souvenir qu'en garde le lecteur de la *Recherche*. Par son amitié avec le narrateur, il restera un des foyers les plus incandescents du roman. Ce qui va changer, c'est le discours sur l'amitié en elle-même. La valeur intrinsèque de l'amitié. S'opère ainsi une distinction dans l'œuvre entre l'amitié et les amis. Cette dichotomie s'installe à même le *Côté de Guermantes*, une fois le séjour à Doncière terminé, vers la fin du roman qui annonce la décadence propre au prochain tome, *Sodome et Gomorrhe*. De l'amitié, Proust écrit maintenant :

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 96-97.

J'ai dit [...] ce que je pense de l'amitié : à savoir qu'elle est si peu de chose que j'ai peine à comprendre que des hommes de quelque génie, et par exemple un Nietzsche, aient eu la naïveté de lui attribuer une certaine valeur intellectuelle et en conséquence de se refuser à des amitiés auxquelles l'estime intellectuelle n'eût pas été liée. Oui, cela m'a toujours été un étonnement de voir qu'un homme qui poussait la sincérité avec lui-même jusqu'à se détacher, par scrupule de conscience, de la musique de Wagner, se soit imaginé que la vérité peut se réaliser dans ce mode d'expression par nature confus et inadéquat que sont, en général, des actions et, en particulier, des amitiés, et qu'il puisse y avoir une signification quelconque dans le fait de quitter son travail pour aller voir un ami et pleurer avec lui en apprenant la fausse nouvelle de l'incendie du Louvre<sup>10</sup>.

Lorsqu'on parcourt attentivement le long fleuve de la *Recherche*, on remarque deux choses quant à l'amitié : d'abord qu'elle se détache peu à peu des amis, ensuite qu'elle s'oppose de plus en plus à l'écriture et à la vérité. L'amitié représente un danger pour l'homme de lettres que devient le narrateur. Elle est maintenant associée à la conversation, qui est une des grandes haines de Proust (c'est ce qu'il reprochait, entre autres, à Sainte-Beuve). Ce passage du *Temps retrouvé* le prouve, en plus de mettre un point final à notre démonstration :

Le signe de l'irréalité des autres ne se montre-t-il pas assez, soit dans leur impossibilité à nous satisfaire, comme par exemple les plaisirs mondains qui causent tout au plus le malaise provoqué par l'ingestion d'une nourriture abjecte, l'amitié qui est une simulation puisque, pour quelques raisons morales qu'il le fasse, l'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie une réalité pour quelque chose qui n'existe pas<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 382-383.

<sup>11</sup> *Id.*, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 182.

On est devant la tentation nihiliste de Proust, mise en lumière ici par ce thème central qu'est l'amitié (qu'on l'encense ou qu'on la critique). Car au fond, la *Recherche* est le récit de la crise existentielle de son héros-narrateur. Il devra traverser un à un les cercles de l'Enfer pour se rapprocher de ce qu'est pour lui le Paradis, le souverain bien : la découverte de l'œuvre d'art, l'écriture et la création. Dans son texte, Tadié préfère parler de vie spirituelle, à laquelle s'oppose le maelström de l'amitié, elle-même doublée des abysses de la conversation : « La conversation empêche la vie spirituelle ou, au mieux, la dilapide [...]. La création seule exprime la vie spirituelle : elle ne vient pas de notre moi superficiel et social, mais de notre moi profond. Il faut faire silence pour l'entendre et l'écouter, dans la solitude à laquelle l'amitié nous donne l'illusion d'échapper alors qu'elle nous rend incapables de nous réaliser. » (p. 291) Mais il ne faut pas toujours lire les grands auteurs au premier degré. Derrière la surface de ce paradoxe exprimé très clairement par Tadié se trame quelque chose de bien plus important. De majeur. Il s'agit bien sûr du rapport entre l'amitié et l'écriture. De leurs affinités électives, si l'on peut parler ainsi. Ne serait-ce que pour cela, l'amitié fait sens pour Proust. C'est-à-dire qu'il sait l'utiliser pour arriver à ses fins. L'amitié est une étape importante dans l'apprentissage littéraire et esthétique du narrateur proustien. Néanmoins, la question se pose, pourquoi un *Proust et ses amis* si l'amitié est de prime abord nuisible à l'écrivain? Nous ne sommes pas à un paradoxe près : « si Proust critique l'amitié, il ne critique pas les amis » (p. 286). Même si les amitiés sont compliquées et qu'elles peuvent s'éteindre, le souvenir des amis sera toujours cher à Proust. Rien qu'un souvenir? Non, bien plus : « Proust, dans ses rapports avec ses amis, est au centre d'une toile d'araignée, qui

lui a permis d'abord d'échapper à la solitude du malade. Elle a aussi servi à sa documentation : [...] il a transformé ses amis en attachés de presse, en agents littéraires, en agents immobiliers, en brocanteurs » (p. 292). L'actuel devient virtuel. En d'autres termes, tout fait sens et tout doit servir le roman. Les amis comme l'amitié. Une politique des amis et une esthétique de l'amitié.

Pour clore le débat, puisque nous ne sommes pas au salon Verdurin; ce qui compte vraiment n'est pas de savoir si, oui ou non, on « en est ». Pour ou contre l'amitié, au final peu importe. L'important, c'est la place de choix que Proust lui réserve dans sa *Recherche*. Dans aucun autre roman moderne on ne peut retrouver un discours aussi suivi et aussi intense sur le concept de l'amitié. La *Recherche* est le dernier grand livre sur l'amitié, dans la tradition de Platon, Cicéron, Sénèque, Pétrarque, Montaigne ou La Fontaine, ou plutôt en réponse à eux (là où Cicéron traite de l'importance de l'amitié pour l'honnête homme, Proust s'intéresse davantage à l'amitié dans la vie de l'artiste, à savoir celle de son narrateur alter ego). Plus qu'un discours, Proust en fait une théorie. Et encore, une théorie qui s'incruste au sein du schème général de la création littéraire, enjeu proustien par excellence. Si l'amitié est omniprésente dans le texte, c'est que Proust en avait besoin, comme il avait besoin — dans sa vie et pour son œuvre — de ses amis. Le lecteur, d'une part comme de l'autre, qu'il soit du côté de Marcel ou de chez Proust, doit enfin commencer à y être sensible. *Proust et ses amis* est un bon point de départ.

### ***Notes sur quelques amis***

Outre celui de Tadié, duquel nous avons tenté de suivre les lignes de fuite, le recueil *Proust et ses amis* comporte treize autres textes. Parmi les auteurs, dont la plupart sont bien connus des proustiens et des marcelliens, se trouvent : Pierre Brunel, Mike Le Bas, Anne Borrel, Adrien Goetz, Mireille Naturel, Jean-Michel Nectoux, Thierry Laget, Laure Murat, Kazuyoshi Yoshikawa, Mihai Sturdza, Nathalie Mauriac, Antoine Compagnon, Roger Grenier. Et parmi les amis, que l'on connaît également : la comtesse de Noailles, les Finaly, Daniel Halévy, Robert Dreyfus, Jacques Bizet, Jean-Louis Vaudoyer, George de Lauris, Reynaldo Hahn, Édouard Risler, Jacques Rivière, Albert Le Cuziat, la comtesse Greffulhe, Charles Hayem, Mme Straus, Rodolphe Kann, Camille Groult, Georges Charpentier, Raymond de Madrazo, les frères Antoine et Emmanuel Bibesco, leur cousine Marthe, Edmond de Polignac, Paul Morand, la princesse Soutzo, Gaston Gallimard. Somme toute, l'ami le plus important, celui qui permet le rayonnement de tous les autres, reste Proust lui-même. Marcel, pour être exact. Mais comme le dit Mme de Sévigné, chère à Proust et à son narrateur, la grande amitié n'est jamais tranquille. C'est là l'intérêt de *Proust et ses amis*. En effet, ce qui aurait pu n'être qu'un simple ouvrage gentil, fleur bleue, est en fait un panorama riche de plusieurs points de friction qui donnent matière à réfléchir. Au-delà de l'hommage, c'est un lieu de réflexions. À la fois une présentation générale et une critique érudite. L'univers proustien est devant nos yeux fragmenté puis reconstruit à travers divers prismes, de la critique biographique à la génétique du texte en passant par l'intertextualité, l'intermédialité, tout en flirtant avec la transfiction (qui ne souhaite réécrire l'épopée proustienne en en comblant les manques?). L'ouverture est totale. De Proust, son œuvre, sa correspondance, ses amitiés et ses colères, on

crée la mosaïque d'une certaine modernité littéraire. Traversées de Marcel Proust — sa vie, son œuvre, son temps. Ce qu'offre *Proust et ses amis*, c'est un vivre-ensemble particulier, une nouvelle fréquentation avec ce grand auteur qu'est Proust par le biais de Marcel. De la pléiade d'amis évoquée, seuls quelques astres pourront retenir notre attention pour la suite. On y remarquera également les différentes méthodes d'analyses prônées par les intervenants.

*Jean-Louis Vaudoyer* — Vaudoyer, nous apprend Adrien Goetz dans son texte, était un critique d'art du début du siècle dernier. Aussi poète, essayiste, historien, romancier même. Cet éparpillement lui valut une mauvaise réputation et le menaça souvent de tomber dans l'oubli, faute d'avoir trouvé un public. Mais ce qui pour nous est le plus important, c'est qu'il comptait Proust parmi ses lecteurs. Parmi ses plus fidèles lecteurs, en fait. Par la suite, il le comptera parmi ses amis. « La rencontre de Proust et de Vaudoyer est liée aux Ballets russes » (p. 86), où Cocteau — encore un ami — emmena souvent l'auteur de la *Recherche*. Du coup, ces rencontres à la fois mondaines et artistiques ont encouragé Proust à parcourir l'œuvre littéraire de Vaudoyer. C'est une œuvre qu'il apprendra à aimer, ce qui le rapprochera de la personne de Vaudoyer, comme nous le montre cette belle lettre de 1910 : « J'ai beaucoup pensé à vous, beaucoup vécu avec vos vers délicieux, avec eux, par eux, à travers eux, en eux, grâce à eux » (cité par Goetz, p. 87). De conversations littéraires en conversations littéraires, accompagnées de nombreuses rencontres dans le monde, de sorties dans les musées ou à l'opéra, Proust viendra à considérer Vaudoyer comme son directeur spirituel, un professeur de beauté, un ami des arts. « Moi qui ai tant de

curiosité de votre pensée, de votre culture, qui espère toujours qu'un mot de vous m'indiquera un pays, un chef-d'œuvre qui me consolera ou rajeunira ma vie » (cité par Goetz, p. 87), peut-on lire dans une lettre de 1912, qui nous indique aussi les talents épistolaires de Proust, surtout en ce qui a trait à la flatterie et à l'éloge. Or, étant donné que leur relation s'intensifie, Proust ira jusqu'à demander à Vaudoyer des conseils quant à la publication prochaine du *Côté de chez Swann*. Pas seulement un document, le livre doit en plus être, formellement, une œuvre d'art. Un objet esthétique. La sensibilité visuelle de Vaudoyer étant remarquable, Proust sait qu'il faut s'en servir à bon escient. « À cet expert en tableau, il pose des questions qui renvoient à la lisibilité de cette surface plane qu'est la page » (p. 88). De plus, Proust interrogera Vaudoyer sur la question des titres : « Aimeriez-vous comme titre : *Les intermittences du passé?* Premier volume : *Le temps perdu*. Deuxième volume : *Le temps retrouvé* » (cité par Goetz, p. 88). Après, les questions seront d'ordre éditorial. Puis elles porteront sur les droits de traduction. L'amitié et l'œuvre d'art ne sont pas incompatibles. Au contraire. Mutuellement, elles arriveront à s'élever.

Les plus beaux textes de Vaudoyer sont ses nombreuses études sur Vermeer. Le peintre néerlandais a été le premier point de contact entre lui et l'auteur de la *Recherche* (on sait que Vermeer, avec Rembrandt et Moreau, était le peintre que Proust admirait le plus), avant que naisse entre eux une amitié intime. Or, nous explique Goetz, les écrits de Vaudoyer sont directement responsables de la réception de l'œuvre picturale de Vermeer par Proust. Information capitale pour tout proustien. En d'autres mots, Proust juge, critique puis apprécie les tableaux de Vermeer à travers les textes qu'a publiés

Vaudoyer dans les diverses revues d'art de l'époque. « Proust lecteur de Vaudoyer plus que spectateur de Vermeer » (p. 86). C'est bien sûr la *Recherche* qui va en bénéficier. Littéralement, Vaudoyer est l'œil de Proust. Comment définir la vision de Vaudoyer? Son style est impressionniste, voire romanesque. N'ayant rien à faire de l'écriture blanche, il souhaite être écrivain, pas écrivant. Proust l'a bien remarqué, en plus de l'encenser le plus souvent possible. Vaudoyer, donc, sait révéler comme nul autre les différents affects que contiennent les toiles de Vermeer, et ce, par une description très poétique de l'utilisation de la couleur par le peintre. À juste titre, Goetz insiste sur le passage suivant de l'un de ses articles : « si Vermeer nous fait songer au sang, il n'emploie que rarement les couleurs rouges. Mais le sang est évoqué ici non par sa nuance, mais par sa substance. Ce sera, si l'on veut, puisqu'il s'agit d'un nécromant, un sang jaune, un sang bleu, un sang ocre. Cette pesanteur, cette épaisseur, cette lenteur de la matière dans les tableaux de Vermeer, cette dramatique compacité, cette cruelle profondeur de ton nous procurent souvent une impression qui ressemble à celle que l'on éprouve en voyant la surface lustrée et comme couverte de vernis gras d'une blessure ou encore, en voyant, sur le carreau d'une cuisine, une tache qu'y fait le sang qui tombe et s'étale, sous quelque gibier suspendu » (cité par Goetz, p. 85-86). Ici, se dessine (c'est le mot) une métaphysique de la couleur. Surtout, Proust saura l'incorporer dans son roman. Au passage, on y décèle également la présence, masquée, de Vaudoyer lui-même. Nous parlons de la fameuse séquence de la mort de l'écrivain Bergotte, placée au cœur de *La Prisonnière*. Or, Bergotte, le seul écrivain de la *Recherche* si l'on exclut le narrateur, est aussi un reflet de Proust. Un autre personnage alter ego. Le moment de sa mort le montre bien,



puisqu'elle reprend un épisode biographique qu'a bel et bien vécu Proust. Comme lui, Bergotte, malade, sort de son lit de mort pour aller admirer une récente exposition de tableaux hollandais, en particulier ceux du maître Vermeer. Devant la *Vue de Delft*, considéré par Proust comme le plus beau tableau du monde, il est pris d'un malaise soudain. Tout cela, l'auteur de la *Recherche* l'a vécu. De surcroît, il l'a vécu aux côtés de Vaudoyer, qui a tenu à l'accompagner à l'exposition. Voici le moment fort de cette scène :

Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Vermeer [...], tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint, qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffisait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements [...]. Enfin il fut devant le Vermeer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune » [...] Il était mort<sup>12</sup>.

On l'aura compris, le critique en question n'est nul autre que Vaudoyer. Bergotte, que l'on rapproche de Proust — ayant eu le même malaise physique, mais Proust y survécut —, viendra à reconsidérer son style d'écriture non pas en raison du

---

<sup>12</sup> Id., *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1989 [1925], p. 176-177.

tableau en lui-même, mais bel et bien grâce au commentaire qu'en a fait Vaudoier. C'est dire qu'une partie de l'esthétique de la *Recherche* de Proust doit quelque chose à la vision de Vaudoier, ce qui lui assure une place dans le roman. Une ontologie de la couleur, puis de la phrase. Et, par mise en abyme, le Vermeer de Proust était déjà dans les critiques d'art de Vaudoier. N'est-ce pas cela une réelle amitié, ainsi qu'un hommage des plus sincères?

*Jacques Rivière* — Thierry Laget s'est donné le mandat de travailler sur cette figure énigmatique des lettres françaises qu'est Jacques Rivière. Mort jeune, à 40 ans, Rivière jouera néanmoins un rôle plus que majeur dans le milieu de l'édition moderne. Ami de lycée d'Alain-Fournier, il entretiendra des correspondances célèbres avec Artaud, Claudel, en plus de fréquenter Gide, Barrès, Suarès. Ses essais et articles sur la littérature moderne sont majeurs. Manifestes de la jeunesse littéraire. En 1911, il devient secrétaire de rédaction de la NRF. La liste d'auteurs qui, grâce à lui, seront publiés est tout simplement éloquente : Giraudoux, Mauriac, Perse, Romains. Qui plus est, c'est à Rivière que l'on doit les premiers grands textes sur Proust ainsi que son rapatriement chez Gallimard, après la guerre. Plus qu'un ami, Rivière est un défenseur de Proust. Un gardien du temple.

Dans un article de 1913, « Le roman d'aventure » (mais, finalement, il s'agit d'autre chose que de cela), tout juste avant la sortie du *Côté de chez Swann*, Rivière écrit qu'« [i]l faut s'y résigner : le roman que nous attendons n'aura pas cette belle composition rectiligne, cet harmonieux enchaînement, cette simplicité du récit qui ont été jusqu'ici les vertus du roman français [...]. Il nous faut enfin un roman gros comme *Monte-*

*Cristo*, imprimé sur un mauvais papier et dont les pages soient noircies du haut en bas par un caractère bien serré, un roman où rien ne puisse arriver à être inutile » (cité par Laget, p. 149-150). C'est une prophétie. Le premier tome de la *Recherche*, paru quelques mois plus tard, en sera l'apocalypse, la révélation. On devine l'enthousiasme de Rivière devant cette coïncidence. Mais s'agit-il vraiment d'une coïncidence? Bien sûr que non. L'histoire de la littérature semble parfois être dotée d'une volonté qui lui est propre. C'est une question de destin ou, en tout cas, croit Laget, une affaire de symétrie : « symétrie des préoccupations esthétiques et des situations littéraires, symétrie des goûts : ceux qui, en cette année 1913, vont inventer le XX<sup>e</sup> siècle, auront aimé à la fois Balzac et Mallarmé, Manet et Gustave Moreau, *Tristan*, Offenbach et *Pelléas* » (p. 150). Rivière est donc un lecteur attentif de Proust. La *Recherche* est pour lui un événement, une fête. Or, si l'on ignore la politesse des relations purement mondaines de Proust, il sera le premier à louer son roman. Le roman s'ouvre à un nouveau public, un public lettré qui était loin d'être gagné d'avance, mais que Proust a toujours souhaité conquérir. En revanche, si l'on exclut les grands idéaux, il y a, nous dit Laget, un enjeu de pouvoir dans l'amitié entre Proust et Rivière : ce dernier « a pu [...] vouloir lier son sort de critique et de directeur de revue au succès d'une œuvre qu'il avait pressentie, auquel il a travaillé, et qui lui a permis d'asseoir son autorité, face à des aînés qui avaient été moins clairvoyants que lui, qui contestaient souvent ses choix et qui, pour cette raison même, perdirent peu à peu de leur influence » (p. 151). Proust est au cœur d'une guerre du goût. Elle sera finalement gagnée par Rivière et sa clairvoyance. Les lettres de Proust visant à le remercier sont très belles : « Enfin je trouve un lecteur qui devine que mon livre est un

ouvrage dogmatique et une construction! Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. Car les sentiments que vous voulez bien m'exprimer, je les ai souvent ressentis en vous lisant; de sorte que chacun de notre côté nous avons fait les premiers pas l'un vers l'autre et posé les jalons d'une amitié spirituelle » (cité par Laget, p. 152-153). Par contre, on note qu'il n'y a d'emblée aucune similitude entre Proust et Rivière, et que leur amitié, sans cet échangeur qu'est le roman, aurait été peu probable. C'est-à-dire? Proust est plus vieux, d'un autre milieu, Parisien, lève-tard, homosexuel, rentier, malade. Rivière, lui, jeune, limite adolescent, provincial, couche-tôt, bon père de famille, salarié, sportif en grande forme. « Rivière commence pourtant par prendre la défense de ce romancier si éloigné du milieu qu'il fréquente, affrontant l'hostilité de ses amis pour les convaincre qu'ils ont affaire à un écrivain de première stature » (p. 154). Convaincre qui? Claudel, Gide et compagnie. C'est que Proust et son livre sont attaqués de tous les côtés. De la gauche, qui le traite de snob, de mondain, lui reproche son oisiveté, de ne pas avoir fait la guerre. De la droite, qui le traite de décadent, qui dit qu'il n'a pas de morale. Cette attaque de Claudel est bien connue : « C'est Marcel Proust avec son dernier livre qui a déchaîné toute cette littérature malpropre qui jadis aurait amené *La NRF* en police correctionnelle ». Le bateau coule? Non, puisque Rivière est là, et il sait comment répondre : « Si j'eusse conservé quelque doute sur l'importance d'*À la recherche du temps perdu*, il m'eût été enlevé par la petite émeute à laquelle nous venons d'assister. Seuls les chefs-d'œuvre ont le privilège de se concilier du premier coup un chœur aussi consonant d'ennemis. Les sots jamais ne se mettent en révolution sans qu'il leur ait été fait quelque positive et vraiment cruelle injure » (cité par Laget, p. 155). Une fois le

calme après la tempête, l'amitié entre les deux hommes continue. Proust corrige les textes de Rivière, qui, lui, relit les manuscrits des tomes de la *Recherche* restant à publier. Proust ne sort plus de chez lui, mais Rivière le visite souvent. Il lui donne des nouvelles fraîches, lui parle des nouveautés dans les différentes maisons d'édition. D'une part, un espion efficace, un ami fidèle, un correcteur dévoué, un éditeur modèle; d'autre part, un oiseau de nuit, un maître à penser, d'un style nouveau, quelqu'un d'absolument moderne. Voilà le portrait. « Premier lecteur, premier critique, premier éditeur de Proust — premier par l'éminence, non par l'antériorité —, Rivière est aussi son premier disciple » (p. 157). Proust a donc formé un esprit; et l'amitié, quoi qu'en dise le narrateur de la *Recherche*, ne se borne pas toujours à la conversation. Une amitié créatrice, d'un côté comme de l'autre.

*Albert Le Cuziat* — Il n'était pas un proche de Proust. Il n'était pas un artiste. Pas un mondain non plus. À vrai dire, il n'était pas vraiment fréquentable. Néanmoins, nous dit Laure Murat, Le Cuziat deviendra l'ami de Proust; mais sa place dans le cercle de l'amitié est particulièrement complexe. Le Cuziat était d'abord le domestique de Proust. Et même s'il traîne parfois une réputation de snob, l'auteur de la *Recherche* a toujours apprécié ceux et celles qui le servaient. Alfred Agostinelli, son chauffeur, qui deviendra son amant et qui, après sa mort, se métamorphosera en Albertine ouvrant de la sorte tout un nouveau cycle dans le tourbillon romanesque de la *Recherche*. Céleste Albaret, une facette de la Françoise du roman, au service de Proust pendant ses années de rédaction, à laquelle elle participa d'ailleurs, lui proposant l'astuce des « paperoles » qui permirent à l'auteur moribond de travailler

différemment et plus efficacement ses manuscrits devenus de plus en plus illisibles. Pour Le Cuziat, ce sera plutôt différent.

« Au même titre qu'Olivier Dabescat, premier maître d'hôtel du Ritz, il appartient à cette nébuleuse d'informateurs, d'indicateurs qui, tout empreints de la dignité de leur fonction, glissent d'une main invisible et professionnelle dans leur poche les généreux pourboires que l'auteur de la *Recherche* donnait en échange de leur savoir » (p. 168). Et le savoir de Le Cuziat est grand. Grand et clandestin. En effet, après avoir été le valet de Proust, Le Cuziat ouvre un « établissement de bains » en 1913. En d'autres termes, nous explique Murat, il devient tenancier d'une sorte de maison homosexuelle. Il ouvrira un hôtel du même genre, en 1917. En plus de fréquenter ce lieu, Proust le transposera dans *Le Temps retrouvé* pour y révéler la véritable nature de Charlus. Et c'est le personnage de Jupien qui s'inspire de Le Cuziat. On éclaire une nouvelle tombe du roman. N'oublions jamais que la *Recherche*, bien que considérée à juste titre comme l'apogée des Belles Lettres françaises, est aussi un roman noir, étrangement inquiétant, profanateur et parfois inconvenant. Un ami comme Le Cuziat permit entre autres à Proust d'abreuver sa soif du mal, la construction de Sodome, puis de Gomorrhe. Pourtant, Proust était du genre à s'offusquer vivement d'une remarque déplacée, d'un mot de travers. Plusieurs de ses lettres tentent de corriger les mauvaises manières de certains de ses amis. Un paradoxe? Non, puisque le vice et la cruauté peuvent servir l'œuvre d'art. Le Cuziat en est le catalyseur, d'où son rôle privilégié dans la matrice proustienne. La face cachée de son univers. Avec lui, « pourvoyeur d'informations, entremetteur dans le secret le plus invouable des dieux, Proust a trouvé une source sans

équivalent, dont il n'est pas près de se départir » (p. 171). Le Cuziat est un fournisseur. Or, des proches de Proust, par exemple sa bonne Céleste, lui reprochèrent souvent de tels rapports. Céleste est radicalement contre le voyeurisme de Proust, car il se faisait enquêteur sociologique dans les diverses maisons de passe gérées par Le Cuziat. « Mais, Monsieur, comment avez-vous pu regarder ça? », demande-t-elle à Proust. « Justement, Céleste, parce qu'on ne peut pas l'inventer » (cité par Murat, p. 171), lui répond-il. En 1918, une descente de police a lieu à l'hôtel Marigny. Le Cuziat, avec raison, était étroitement surveillé par les forces de l'ordre depuis plusieurs mois. Le commissaire Tanguy, dans son rapport au préfet de police, écrit donc : « Cet hôtel m'avait été signalé comme un lieu de rendez-vous de pédérastes majeurs et mineurs [...]. Des surveillances que j'avais fait exercer avaient confirmé les renseignements que j'avais ainsi recueillis. À mon arrivée, j'ai trouvé le sieur Le Cuziat dans un salon au rez-de-chaussée, buvant du champagne avec trois individus aux allures de pédérastes » (cité par Murat, p. 173). En continuant la lecture du rapport, leur identité est révélée. L'un de ces trois individus suspects nous intéresse particulièrement. On y lit, noir sur blanc : « PROUST Marcel, 46 ans, rentier, 102, boulevard Haussmann ». La grande amitié n'est jamais tranquille, surtout lorsqu'elle permet d'observer les penchants les plus inquiétants du cœur humain. Bien souvent, la vie est un roman.

*Paul Morand et la princesse Soutzo* — L'amitié est parfois ambiguë et difficile. C'est ce que nous apprend Antoine Compagnon avec son texte sur le triangle Proust-Morand-Soutzo. Le plus compliqué, c'est avec Morand. Il a lu Proust en 1914. Une lecture marquante. « C'est rudement plus fort que Flaubert » (cité par Compagnon, p. 247), dira-t-il. D'autres

éloges suivront. Ils tomberont dans l'oreille de Proust, et c'est en 1915 que l'auteur de la *Recherche* ira réveiller Morand chez lui, sonnant à la porte vers onze heures et demie du soir. Trente ans plus tard, Morand en fera le récit, célèbre, dans son *Visiteur du soir*. Il écrit aussi : « Ainsi débuta une amitié qui devait durer, [...] malgré mes longs et fréquents séjours à l'étranger — ou grâce à eux » (cité par Compagnon, p. 248). L'absence serait aussi importante que la présence... Quelque chose se cache entre ces lignes. Pour relever la difficulté d'être de la relation de Proust avec Morand, puis avec la princesse Soutzo, Compagnon nous présente quelques moments forts de leur amitié. La plupart, précise-t-il, sont « liés à des bévues, des impairs et des gaffes de Morand ou de la princesse » (p. 251). L'amitié n'est pas qu'un long fleuve tranquille.

Un de ces morceaux légendaires d'amitié est lié au désinvolte poème « Ode à Marcel Proust ». Mais l'auteur de la *Recherche* n'y vit point d'éloge. C'est un litige. Voici le petit poème : « Proust, à quels raouts allez-vous donc la nuit / pour en revenir avec des yeux si las et si lucides / Quelles frayeurs à nous interdites avez-vous connues / pour en revenir si indulgent et si bon? / et sachant les travaux des âmes / et ce qui se passe dans les maisons, / et que l'amour fait si mal? » (cité par Compagnon, p. 251). Comme on l'a vu avec Le Cuziat, Proust avait peut-être des choses à se reprocher, mais de là à ce qu'un tiers les expose en plein jour, même à mots couverts... C'est l'occasion pour lui de servir une leçon à Morand. Deux, en fait. Une sur la littérature et l'autre sur l'amitié : « Le sacrifice de toute préoccupation étrangère et notamment des devoirs de l'amitié à la littérature est un dogme que je ne pratique pas [...] je ne suis pas timide, mais vraiment je n'aurais pas affronté



d'éprouver ou de causer une douleur pareille [...] à un ami désarmé par sa tendresse » (cité par Compagnon, p. 252). La mésentente se dissipera. Même que Proust ira jusqu'à offrir une préface à l'ouvrage de Morand, *Tendres Stocks*, bien qu'il soit possible d'y voir une vengeance secrète et détournée, puisqu'au fond, Proust ne parle que très peu de Morand en particulier — celui-ci devient donc un prétexte — mais beaucoup de littérature en général. « Rien ne lie des amis comme des méprises surmontées » (p. 253), nous suggère Compagnon. La relation de Proust avec la princesse Soutzo, qu'il fréquentait très souvent avec Morand, qui deviendra l'époux de cette dernière, n'est pas plus évidente. Morand, fréquemment en voyage, laisse souvent seule sa bien-aimée. Proust se fait alors un devoir de jouer au chevalier, même au détriment de son œuvre. Cette gentillesse ne trouve pas toujours son pareil chez la princesse. À l'été 1917, la princesse quitta Paris sans le prévenir, pour ne revenir que quelques mois plus tard, sans plus d'avertissement. Cette indifférence va blesser Proust. Il confie ses idées noires à la princesse. Malgré tout, cette situation tragicomique laisse poindre toute l'ironie dont est capable l'auteur de la *Recherche*. Regardons cette lettre : « Vous reverrai-je? ou bien est-ce vraiment cette fois "Adieu Princesse"? Je pense aux vers de Musset : "S'il est vrai qu'ici-bas l'adieu de ceux qu'on aime / Soit un si doux chagrin qu'on en voudrait mourir ". Mais non il ne faut pas que j'exagère » (p. 253-254). Badinage. Un vaudeville. L'amitié devient un carnaval, un jeu de masques. La méprise et les complots sont parfois plus stimulants que l'harmonie et la bonne humeur.

« Ainsi, une amitié, ce sont quelques moments privilégiés élevés en mythes » (p. 263), dit Compagnon à la fin de son texte. C'est également de cette manière qu'il faut lire *Proust et ses*

*amis*. Les amis qui sont présentés sont parfois des dieux, des héros ou des fées de la grande mythologie proustienne que nous n'avons pas fini d'interpréter et d'allégoriser — dans le Temps.

### ***Rêveries couleur du temps***

Georges D. Painter, le biographe, a su utiliser au début de son *Marcel Proust* une belle formule du poète Keats pour illuminer la portée de son projet qui vise, à l'instar de *Proust et ses amis*, à éclairer la *Recherche* à partir de la vie de son auteur. Ce que dit Painter pourrait aussi bien être soutenu par le collectif dirigé par Tadié : « Il se trouve non seulement que la *Recherche* est entièrement fondée sur l'expérience de son auteur, mais qu'elle s'offre comme une histoire symbolique de sa vie, et qu'elle occupe une place unique parmi les grandes œuvres romanesques, du fait que ce n'est pas, à proprement parler, une fiction, mais une "autobiographie créatrice" [...] "La vie d'un homme d'une certaine valeur est une continuelle allégorie" dit Keats : *À la recherche du temps perdu* est l'allégorie de la vie de Proust, non pas une pure fiction, mais l'œuvre d'une imagination interprétant la réalité<sup>13</sup> ». Le matériau premier de l'écriture proustienne est la vie. La vie dans son entièreté. Attention, il ne s'agit pas pour autant d'une vie héroïque, spéciale, mais bien d'une vie dans tout ce qu'elle a de symbolique. L'univocité du vécu est reprise par l'imagination et, surtout, par l'écriture. Comme la graine qui nourrira la plante. C'est la « valeur culturelle » de notre existence : de nous-

---

<sup>13</sup> George D. Painter, *Marcel Proust. 1871-1922*, traduit de l'anglais par G. Cattau et R.-P. Vial, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2008, p. 11-12.

même, il faut atteindre le lointain. C'est à la toute-puissance de l'existence que rend hommage *Proust et ses amis*. Et il ne faut pas juger de ce recueil comme on le ferait d'un document ou d'un artefact, aussi littéraire soit-il. Pourquoi? À cause de Proust, évidemment. Dans cette autofiction avant la lettre qu'est sa *Recherche*, tout est significatif. Par ce curieux mélange de réalité et de fiction, tout refléurit. L'amitié est alors un mécanisme de l'œuvre. Les amis, des fondements. Des ancrages. *Proust et ses amis* nous propose une magnifique rêverie, la couleur de la Belle Époque. Les biographèmes proustiens sont autant de fragments d'un même monde qui, devant nous, est d'abord démonté, puis agencé à nouveau. Finalement, tout se cristallisera dans l'œuvre d'art.

Tadié, à la toute fin du recueil, formule l'hypothèse suivante : « La véritable amie, la grande amie de Proust, [...] c'est son œuvre ». Oui, ajoute-t-il, « son livre est son seul ami, dont, à notre tour, nous sommes devenus, dans le monde entier, les amis » (p. 294). L'amitié existe, comme l'amour. Comme la littérature. Pour conclure, il faudrait relire ce passage du tout jeune Proust, celui des *Plaisirs et les jours*, celui des « Rêveries couleurs du temps ». Il ne sait pas qu'il écrira un jour un long roman. La *Recherche* n'est encore qu'une idée. Il attend son amie, il l'espère, la chante. C'est ce qui frappe dans ce fragment nommé « Amitié » :

Il est doux quand on a du chagrin de se coucher dans la chaleur de son lit, et là tout effort et toute résistance supprimés, la tête sous les couvertures, de s'abandonner tout entier, en gémissant, comme les branches au vent d'automne. Mais il est un lit meilleur encore, plein d'odeurs divines. C'est notre douce, notre profonde, notre impénétrable amitié. Quand il est triste et glacé, j'y couche frileusement mon cœur. Ensevelissant même ma pensée dans notre chaude tendresse, ne percevant plus rien

du dehors et ne voulant plus me défendre, désarmé, mais par le miracle de notre tendresse aussitôt fortifié, invincible, je pleure de ma peine, et de ma joie d'avoir une confiance où l'enfermer<sup>14</sup>.

Cette amie, son œuvre, c'est avec confiance que Proust la trouvera. Avec elle, ce sera l'aventure d'une vie nouvelle. Une *vita nova*, disait Dante. L'amitié, même si elle est parfois un enfer, peut mener au Paradis.

---

<sup>14</sup> M. Proust, *Les Plaisirs et les jours*, suivi de *L'Indifférent* et autres textes, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1993 [1896], p. 181-182.